

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 120 (1975)
Heft: 6

Artikel: Feuilles éparses [suite]
Autor: Moine, Virgile
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-343951>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Feuilles éparses

(Suite)

III. Préludes militaires en mineur

En 1922, je mobilisai à Tavannes avec le régiment 9 que commandait alors le lieutenant-colonel Cerf, authentique Jurassien, humain, chaleureux, enthousiaste, volontiers amoureux du panache. Tous les officiers et sous-officiers étaient en surnombre, chevronnés du service actif, tandis que quatre classes d'âge seulement avaient été appelées chez les soldats. Déséquilibre, effectifs squelettiques, cadres vivant dans le passé et plus intéressés par les retrouvailles « bien arrosées » que par les leçons à tirer de la guerre. Presque une amicale.

Le bataillon 24 — j'étais incorporé à la compagnie I/24 — cantonnait à Lajoux où la troupe coulait des heures fastes : travail le matin à exercer les formations en ordre dispersé au signe, ou à tirer, à chanter, dans les combes et sous les sapins, bercé par les sonnaillles, les pieds dans les bouses fraîches et le nez dans le thym mouillé ; l'après-midi, entraînement sportif (surtout du football), tandis que les cadres, dans le terrain, suaient à s'assimiler les éléments nouveaux de la tactique, notamment l'avance par appuis de feu.

On tenait encore à la tradition et à l'étiquette : les jeunes officiers, les « bizuts », étaient présentés au bataillon massé en carré, face au drapeau ; souhaits de bienvenue du commandant et rappel aux cadres et à la troupe des vertus de discipline et d'obéissance. J'étais seul devant le front, en 1922, et la tête me tourneboulait...

Les compagnies vivaient en vase clos, et les officiers ayant leur propre popote — ordinaire de la troupe amélioré à nos frais — une réelle camaraderie nous unissait sous l'égide du capitaine Henry, directeur de banque au civil, débonnaire et bienveillant, plus préoccupé des écarts de son cheval que de son avancement personnel. Nos aînés : le premier-lieutenant Juillerat — qui s'intitulait « vieux lieutenant » ! —

étudiant en théologie, futur aumônier et curé de diverses paroisses jurassiennes, maniait un langage percutant et soulevait l'hilarité lorsque entendant un soldatesque « Nom de D...! », il répondait en écho par un plus sonore: « Dis m...! » Puis le premier-lieutenant Kraft, observateur d'aviation, victime d'un terrible accident dans le Jura vaudois une heure après avoir tourné au-dessus de Lajoux et salué notre unité.

Quant aux cadets, le lieutenant Jean Gressot (futur préfet de Porrentruy et conseiller national) et moi-même, nous jouions comme des chatons exerçant leurs griffes, débattant de thèmes historico-politiques entrecoupés d'éclats de rires et de saillies, tandis que le lieutenant Stauffer, un horloger solide et positif, arbitrait par un sempiternel: « Quelles gueules! », approuvé par la galerie...

Un exercice de collaboration infanterie-artillerie avec tirs réels fit sensation à cette époque. La presse française et la littérature militaire avaient dénoncé le « scandale » des erreurs de réglage du fameux canon de 75, erreurs qui avaient causé la mort de plus de 40 000 soldats français, de 1914 à 1918. Ces négligences criminelles avaient ému l'opinion publique, en Suisse aussi. Pour recréer un climat de confiance, le groupe d'artillerie 6 (Jura), avait préparé une démonstration avec obus de guerre: un travail d'horlogers, un réglage absolu que la guerre n'eût guère permis, faute de temps.

Tout le régiment, massé en bordure du plateau de Béroie, au nord de Bellelay, assistait au spectacle. Les batteries tiraient d'un emplacement invisible à quelques kilomètres en arrière, sans voir les buts. Les projectiles sifflaient au-dessus de nous; on les voyait éclater sur une crête, à quelque 500 mètres, d'abord les schrapnells, en l'air, pour régler le tir, puis des fusants, des percutants, avec des gerbes se déplaçant à cadence variée. Sous nos yeux, les tirs étaient corrigés par téléphone. Enfants, nous applaudissions, fiers des exploits des artilleurs jurassiens, sans songer le moins du monde aux engins de mort et au génie destructeur des humains; nos horlogers admiraient un « beau boulot », un feu d'artifice. Et la troupe regagna ses cantonnements en chantant, comme après une séance de cinéma...

L'école de recrues de Lausanne, qui avait débuté depuis quinze jours. manquant d'officiers, le lieutenant-colonel Cerf m'offrit de m'inscrire, par téléphone. Et c'est ainsi que je me rendis du Jura sur les bords du Léman pour une période de deux mois.

LE DOUX PAYS ROMAND

A 22 ans, je ne connaissais ni Lausanne, ni Genève, ni Fribourg, ni le Valais, exception faite d'une excursion de trois jours dans la région de Saint-Maurice. On n'avait alors ni argent ni moyens de transports à disposition. Deux semestres d'université à Neuchâtel, en revanche, et deux cents jours de service militaire à Colombier m'avaient familiarisé avec l'esprit neuchâtelois, volontiers frondeur, sec, précis et particulariste. J'ignorais la mosaïque que constituait le Pays romand, ses différences issues de la géographie, de l'histoire, d'institutions politiques diverses.

La Pontaise, où j'allais vivre deux mois durant, ressemblait à ces bâtiments uniformes et anonymes, conçus dans la seconde moitié du XIX^e siècle pour le seul besoin fonctionnel: écoles, mairies, gares, hôpitaux, casernes. Grise à façade maussade précédée d'un préau (orné ou hérissé de grilles) où se rassemblait la troupe, elle offrait alors l'avantage d'être située à l'orée de la ville, à proximité de l'actuel comptoir de Beaulieu et proche des places d'exercices. Un tram la reliait rapidement au centre et à la gare. Près du monde et loin du monde... L'intérieur dégageait une impression de geôle: murs tavelés et pissieux, chambres sans eau courante, cuvettes et cruches érodées par l'usage. Comparée à Colombier, au château, aux allées séculaires, au village vigneron, elle semblait une anonyme excroissance de l'administration, s'animant le soir, au moment de la déconsignation, quand des essaims de parents et surtout de jouvencelles, amies de grande, moyenne ou petite vertu, attendaient les soldats à la grille du préau. La ville tentaculaire offrant ses attractions, la camaraderie n'y pouvait éclore comme à Colombier où les soldats vivaient en tribu, coupés du monde et de ses feux follets.

Ma section, composée de recrues du Vignoble et du Gros-de-Vaud, gars calmes, mesurés, réfléchis jusqu'à la prudence, sensibles aux éloges, se méfiant du panache, était complétée par une dizaine de Genevois, vifs, critiques, volontiers gouailleurs, fiers d'être du « 10 » ou du « 13 », ironiques et parfois saugrenus envers les « pedzous » lourdauds. Un Jurassien, Noirjean, carabinier et tireur d'élite, fidèle comme un épagneul, et un Valaisan, instituteur et factotum villageois, taciturne et bougon, complétaient ce muséum. Carrupt, le Valaisan, exhalait du matin au soir sa mauvaise humeur contre l'administration militaire qui l'avait

stupidement doté d'une paire de souliers de montagne cloutés et hérissés de crampons qui rendaient son pas pesant et disgracieux.

Les officiers appartenaient au monde des affaires, étudiants et enseignants étant appelés en principe dans les écoles d'été. Je partageais la chambre avec deux camarades aussi différents que don Quichotte et Sancho Pança. Le Genevois Pache, fonctionnaire aux douanes à Romanshorn, sportif accompli, élancé et souple, aux yeux de pervenche, s'ouvrait à tous les problèmes du monde. Quant à Sancho, marchand de bois en gros, marié, dodu, replet, réaliste, il s'honorait de tutoyer tous les notables du parti radical vaudois; aimant ses aises, riche d'une collection de pyjamas en soie qui nous éblouissait, il incarnait l'ordre établi. Domicilié à Lausanne, on le voyait peu ou prou dès l'appel principal.

Portant shako à cocarde cantonale, chacun étalait ses origines. nolens volens. Pour tous, j'étais le « le long Jura Berne », semi-Romand semi-Alémanique, venu des confins du pays. Les interminables discussions, au mess, coupées de propos gais, roulaient surtout sur la politique régionale, ouverte aux seuls initiés, sur la stagnation des affaires et sur... les déjeuners. Et ces hommes, mes aînés de trois ou quatre ans, ayant déjà mordu à la pomme de la vie, vantaient les hors-d'œuvre de l'Hôtel X, le poulet de Gavillet, les vertus de tel cru. Dans leurs contacts hiérarchiques, libres aux encolures, sans raideur, sûrs d'eux-mêmes. Bons vivants que la landwehr recevrait bedonnants, embourgeoisés, lourds de préjugés. Un seul faisait exception: le plt. Dériaz, mon commandant de compagnie, instituteur dans un village du pied du Jura, calme, nuancé, abordant tous les problèmes avec la sérénité d'un théologien, la douce fermeté d'un pédagogue et la pondération d'un homme de la terre.

Cadet par l'âge et l'expérience, je leur semblais échappé du fond des Allemagnes, barbare asociable et dur, sentant le camp, ignorant la gastronomie et les mystères de la politique. Il est vrai que par la seule vertu de l'exemple, le colonel de Perrot, à Colombier, m'avait donné une notion quasi mystique et monacale du rôle de l'officier; et mes lectures de chevet se bornaient à Robert de Traz, Barrès, Montherlant — qu'on venait de découvrir — et Psichari, ce petit-fils de Renan devenu soldat-missionnaire en Afrique, l'avaient encore renforcée.

Les instructeurs de la place, honnêtes et désabusés, écrasés par un métier de routine, n'éveillaient guère de vocations. Un seul d'entre eux se détachait du peloton par sa verve incisive, son franc-parler frisant

l'arrogance, sa lutte ouverte avec le colonel commandant de corps Bornand dont il avait fait sa cible de choix : le lieutenant-colonel Isaac Secrétan, fils ou neveu du fameux philosophe ou du directeur de la *Gazette de Lausanne*. Enfant terrible, aimant à plastronner devant ses cadets, il avait déclaré, commentant un exercice préparé par le commandant de l'école : « C'est bôf et si c... que ce n'est même pas une supposition, tout au plus... un suppositoire ! »

Fort heureusement, ce vent de fronde ne soufflait pas jusqu'à la troupe. Je m'étais pris d'une passion possessive pour cette entité qu'était « ma section » et pour ces recrues de mon âge qui m'appelaient avec confiance : « Mon yeutnant ». Était-ce instinct de puissance, besoin de dominer ? Nous formions corps, coulés dans le même moule, communiant dans le désir de mater la bête, d'atteindre des records de vitesse et de précision, nous prenant au jeu, puérils comme on peut l'être à vingt ans. Tel un novice au couvent, je me suggestionnais par une devise lue quelque part : « Être soldat, c'est être dur, probe, simple et clair. »

Obéissais-je à un idéal trop ardu ? Lors d'une inspection, à la mi-école, le colonel de Loriol, chef de l'instruction, un officier à la prestance noble, très à la française, me questionna : « Comptez-vous des hommes mariés dans votre section ? — Je l'ignore. — Combien d'agriculteurs ? — Je l'ignore. — De manœuvres ? » Je rougis et bredouillai. Par trois questions, cet officier distingué m'avait désarçonné et rappelé sans commentaires qu'une équipe se compose de « personnes » ayant leurs caractères propres et non pas d'anonymes numéros qu'on fond en un ensemble. Leçon profonde et qui porta ses fruits, la tâche première d'un chef civil ou militaire étant de connaître et comprendre ceux qu'on lui confie, ouvriers, élèves ou soldats, à travers leurs origines, leur milieu social, leurs soucis personnels.

* * *

On innovait peu à Lausanne. Néanmoins, une méthode de gymnastique nouvelle, dite Hébert, inspirée de la marine française, y faisait fureur et détrônait l'archaïque gymnastique suédoise pratiquée avec pantalons et souliers cloutés. Dès l'aube, avant le déjeuner, on courait au Bois-Mermet tout proche, en short — baptisé « cuissettes » — et espadrilles. Et vlan ! au sifflet, on simulait la marche des Indiens dans les hautes herbes, le bond, le ramper habile, le saut de grenouille, celui de

carpe et autres contorsions sans engins ni raideur ni commandement. J'en devins si féru que, plus tard, mes élèves, à Saignelégier, s'y passionnaient aussi. Fin de séance en feu d'artifice: un rugby fantaisie! La vie est belle à vingt ans, et le cacao fédéral en devenait succulent...

Le reste du jour s'écoulait banal à souhait: exercice à la Plaine-du-Loup, près de la Blécherette, où le Téméraire arrêta sa folle chevauchée après la défaite de Morat. Ou tirs au Chalet-à-Gobet, hameau comptant alors trois ou quatre maisons. Mes terriens de Vaudois découvraient des mousserons où nul n'y voyait goutte. Et la compagnie rentrait en caserne en hurlant, sans se soucier des oreilles pudiques, la gaillarde chanson: « En revenant du Chalet-à-Gobet... »

La « grande course » de dix jours, à travers le Gros-de-Vaud et les pentes du Jura révélait des villages quets, cossus, somnolant sous la chaleur de juillet. Et la « petite guerre » — elle méritait cette épithète — avec des seuls fusils et une mitrailleuse par compagnie, eût fait sourire des experts étrangers. Le bataillon, guidé par un capitaine, avait erré dans les forêts, entre Bière et Saint-Cergue. Des Genevois, acerbes et frondeurs, entonnèrent un agressif: « O m... alors! » sur un air de psaume, indéfiniment répété, piano d'abord, rinforzando, en finale par toute une troupe. Et il n'y eut aucune sanction. Quel drame c'eût été en d'autres régions du pays...

Dans la vallée de Joux, mélancolique, coupée de murets, aux sapinières clairsemées, je ne saurais celer une aventure tartarinesque qui nous advint. Par une nuit épaisse, sous une pluie fine, mon petit détachement marchait en patrouille, silencieux comme des Sioux, ne voyant pas à vingt mètres, tâtant un introuvable adversaire. Capotes roulées en diagonale, comme les soldats russes de 1914, nous avions franchi un muret emmêlé de barbelés, trois éclaireurs en avant, quand le sol se mit à trembler, un mugissement déchira la nuit, une masse sombre fonça droit sur nous. La patrouille se volatilisa, s'enfuit à toutes jambes, escouade en déroute. Et les héros se retrouvèrent, peu glorieux, dans les souches et les gentianes humides. Commentaire: « C'est vache! » Et mon rapport, menteur comme un communiqué du front, se résuma en trois mots: « Rien à signaler. »

A la fin de l'école, alors que tous rentraient gaiement chez eux, je passai sans transition de Lausanne à Colombier, emportant, gravé dans mon tréfonds, le souvenir d'une Romandie lémanique, terre rhoda-

nienne et lumineuse, de gens d'oc, fils du soleil, gaillards et sociables, n'aimant guère les contraintes, ouverts aux beautés du monde et à la joie de vivre estompée à peine par une pellicule de puritanisme. Gens d'oc bien différents de ceux d'oïl du Pays de Neuchâtel et des vallées jurassiennes, industriels comme des fourmis, durs et volontaires. La Suisse romande? Une mosaïque scellée par le seul ciment de la langue...

LES RETROUVAILLES DE COLOMBIER

En cette fin d'août, Colombier, dans son écrin, commençait à se parer des ors et de la rouille annonçant l'automne. Entraîné, sûr de moi, le teint hâlé, délesté d'une mystique que Lausanne avait diluée, je retrouvai des lieux attachants. Nous accueillions nos recrues comme l'institutrice au premier jour de classe: Jurassiens, Neuchâtelois, Fribourgeois, répartis dans les trois compagnies. Air bienveillant et protecteur de haut en bas, confiant avec un brin d'inquiétude de bas en haut. Et ces braves garçons subirent le même entraînement que leurs aînés, sous les allées et sur le plateau de Planeyse, à La Tourne, à Bevaix, avec les mêmes exercices et les mêmes thèmes que j'avais joués comme recrue et élève officier! L'armée de 1922, institution immuable et monolithique, avec ses dogmes, ses rites, ses vérités premières... Ici maintien de la gymnastique suédoise avec souliers cloutés, obstacles dosés avec paquetage, abus du pas de gymnastique. Un climat déjà fédéral, alémanique et roide, tempéré par deux éducateurs de talent, le major Sunier, un colosse méthodique et humain, qui revenait d'un stage dans l'armée française, et le major Lederrey, un soldat-né, exigeant au travail et camarade au mess.

Notre compagnie, formée de Neuchâtelois vifs et critiques, élément moteur, de Fribourgeois fidèles et lents, élément freineur, de Jurassiens divers tenant lieu de châssis, subissait l'empreinte de son chef, le premier-lieutenant Choffat, Suisse de l'étranger, ingénieur civil diplômé de l'Ecole polytechnique, fils d'un professeur de géologie de l'Université de Lisbonne, d'une famille qui donna au Jura des magistrats, un diplomate, un lignée de banquiers. Racé, autoritaire comme un hidalgo, précis comme un ingénieur, mais sans attaches avec son Jura d'origine, il fit carrière à Paris et Barcelone, m'a-t-on dit. Et nous perdîmes sa trace...

La chambre que je partageais avec deux camarades était digne d'un palace comparée à celle de Lausanne: eau courante, glaces murales, W.-C., un appartement! Mes collègues représentaient deux mondes opposés, qui se heurtèrent deux mois durant: Bauermeister, Suisse de l'étranger, bachelier de Lille, étudiant en mathématique au Poly, cartésien, plongé dans la lecture des philosophes, incorporé au bataillon 21 sans jamais avoir vu le Jura, connu pour ses étourderies — il s'était présenté un jour au rassemblement sans ceinturon ni bandes molletières! — musicomane, vivait dans un monde suprarationnel. La troupe, par simplification, l'avait baptisé « Baromètre », tout comme elle baptisa « Périra » son compère le lieutenant Péritaz, instituteur fribourgeois, timide et conformiste, craintif et effacé, sincère et dévôt, qui n'admettait aucun coup de boutoir — ils étaient fréquents — de Bauermeister à l'ordre établi. Entre eux j'étais l'Etat-tampon.

La leçon de Lausanne ayant servi, j'appris à connaître chacune de mes recrues. En cette ère de crise, beaucoup n'avaient qu'une ambition: devenir douanier, facteur, gendarme, employé CFF. Tous sollicitaient un certificat attestant de leur zèle et de leur sens du devoir. L'exemption ou le renvoi leur eussent paru une catastrophe. Conformisme obligé?

* * *

La « grande course » de l'école se déroulait dans la Béroche. Par un heureux hasard, notre compagnie logeait au château de Gorgier près de Saint-Aubin, les officiers chez le compositeur Lauber, quasi diaphane, distingué, qui nous jouait au piano les anciennes marches et les airs du folklore qu'il avait harmonisés, puis dialoguait avec mon ami Bauermeister de Debussy, Ravel, Wagner, Beethoven et Romain Rolland, thèmes dont j'avais alors une bien vague idée, car les « phonographes » de l'époque ne répandaient guère que des fragments des « Cloches de Corneville », de « Mignon », de « Carmen » et des opérettes viennoises. A l'ombre de mon ami, je ne paraissais que plus inculte ¹.

Et du flot des souvenirs émerge aussi l'histoire de Grandson. Le récit de la bataille, je l'avais entendu dix fois déjà et seriné moi-même à de jeunes élèves. Or, sur l'initiative du major Lederrey, l'école suivit l'ancienne Vy-de-l'Etraz, au-dessus de Vaumarcus, pour... délivrer le château de Grandson où 400 des nôtres avaient été pendus! On était

¹ Les œuvres musicales, même les plus ardues, ont depuis lors été mises à la portée du grand public par les techniques nouvelles.

dans l'ambiance. A la hauteur de Corcelles, il fit arrêter le bataillon, le rangea en landsgemeinde et expliqua par le menu, avec une simplicité qui en imposait, le schéma de la bataille de 1476. Il décrivit le caractère de Charles le Téméraire, la force de ses Etats et de son armée, l'emplacement du camp bourguignon, celle de l'artillerie — la plus puissante de l'époque — en première ligne, puis des combattants à cheval et à pied, directement en arrière. Ils finissaient de festoyer, prêts à lever le camp, sans aucune surveillance, quand apparut l'avant-garde des Suisses. Surprise générale des deux côtés. Sans attendre le gros, les contingents confédérés attaquèrent, bousculant le camp, mettant l'ennemi en fuite, s'emparant du trône ducal, de la couronne, d'innombrables bijoux, de meubles, de tentures, d'armes, de toute l'artillerie (qui est dans nos musées), de p... par centaines, qui suivaient les soldats.

Et le major Lederrey d'ajouter que ce n'était pas de la légende, mais de l'histoire, confirmée par les rapports des chroniques et de contemporains. Imprésario d'un genre nouveau, il fit jouer, avec plastron, l'action des Bourguignons et des Suisses. Nos recrues, même les plus amorphes, les sceptiques et les irréductibles se prirent au jeu, comme les acteurs d'un film. Jamais leçon d'histoire ne fut mieux comprise.

Tandis que la troupe bivouaquait, l'infatigable Lederrey reconstituait l'opération, avec force détails, à l'intention des officiers: l'indiscipline, la honte du partage, le pillage, le vol, les viols, les scènes sauvages des « héros » helvétiques, montagnards brutaux et bourgeois cupides, le courage aussi et l'esprit de décision, rien ne fut oublié, même pas les noms des chroniqueurs. Leçon digne d'une académie militaire. Au retour, nos hommes nous bombardaient de questions, naïves ou insidieuses. L'affaire des prostituées napolitaines suivant l'armée pour y offrir leurs charmes donnait lieu à commentaires épicés ou comiques. On se gaussait de la prétendue vertu des Confédérés qui avaient hérité des déchets des Bourguignons. Et les « grands ancêtres » que l'hagiographie scolaire avait présentés comme des héros purs étaient ramenés à leur dimension humaine.

Enseignant hors pair, d'une autorité parfois massive, le major Lederrey réunissait les officiers des deux compagnies à lui confiées, chaque jour, dans son bureau, en fin de journée, tandis que la troupe vaquait à ses rétablissements. Un rapport d'entreprise, comme on le préconise aujourd'hui, critique, concis, objectif, conçu en fonction de l'ensemble.

Au mess, harassés par la vie au grand air, las aussi de lire toujours les sempiternels titres, on parcourait les journaux sans commentaires: « Guerre civile en Allemagne — Vague fasciste (mot nouveau) en Italie. — L'Allemagne demande un moratoire — La France menace d'occuper la Ruhr. »

Malgré les élections au Conseil national, nous étions indifférents, voire insensibles à la politique intérieure. D'ailleurs on ignorait alors les scrutins organisés dans la troupe. Ma passion d'antan, quasi éteinte, ne s'alimentait plus aux « immortels principes », car nous pressentions que le sort de l'Europe se jouait hors de nos frontières, entre la France et les Etats-Unis. Nous étions fort divisés, Jurassiens et Fribourgeois donnant raison à la fermeté de Poincaré et du maréchal Foch, tandis que nos camarades neuchâtelois, traumatisés par les soucis de l'horlogerie, épousaient les vues des Anglo-Saxons pour sauver l'Allemagne du chaos. Et nous les traitions ironiquement d'« anciens Prussiens »!

Telles étaient les seules et rares discussions politiques qui nous excitaient. Venus d'horizons différents, Fribourgeois, Neuchâtelois et Juras-siens, nourris à des sources diverses, dans l'ardeur combative de nos vingt ans devions découvrir que l'armée servait de creuset où se fondaient nos caractères cantonaux, creuset sans lequel nos petites républiques s'étioleraient en d'étroits compartiments.

Retrouvant la vie civile après six mois vécus sous l'uniforme, j'avais l'impression de rentrer d'un long voyage en pays inconnu, tant l'armée constitue un isoloir, île, cloître ou prison selon les tempéraments. Muni d'un modeste pécule, assuré de quelques remplacements et de chroniques littéraires au *Démocrate*, je réintégrai la Faculté des lettres de Berne, répondant à l'appel du large venant de mes maîtres à penser. Néanmoins, l'armée m'avait marqué de sa dure empreinte — « die Härte », intraduisible — l'habitude de me lever très tôt, de planifier mon travail. Les alcools de l'adolescence, la griserie romantique du verbe s'évaporaient. Mais je me cherchais encore inconsciemment: cheveux en brosse à la Liautey comme un Saint-Cyrien, mais... cravate lavallière à gros nœud comme un poète du Chat noir! Un psychologue averti eût diagnostiqué: personnalité instable, contours durs sur matière floue, ou l'inverse...

(A suivre)

Colonel EMG Virgile MOINE